

La rupture de la Grande Guerre et les années de captivité

À la déclaration de guerre, en août 1914, la revue cesse de paraître. Jacques Rivière part au front où il est fait prisonnier dès le 25 août. Rongé de remords de n'avoir pu « faire son devoir », déchiré par une passion malheureuse pour Yvonne Gallimard (dont son roman *Aimée*, publié en 1922, fera écho), Rivière vit sa captivité dans un état d'extrême tension psychologique et spirituelle. Ses carnets portent la trace de son itinéraire religieux et passionnel. Ils montrent également comment il va poursuivre, surtout à partir de 1916, sa réflexion philosophique et littéraire, s'ouvrir à la dimension politique de la réalité. En témoignant aussi les écrits issus de ces trois années passées au camp de Königsbrück (Prusse orientale), en contact avec d'autres peuples, en particulier des prisonniers russes. Rivière prend rapidement conscience de la nécessité de « dépasser le point de vue national » et se tourne, dès 1918, vers l'espoir que représente pour l'avenir l'idée de construction européenne.

Les conférences de 1918 et le projet de relance de la revue

Interné en Suisse, à Engelberg, pour raisons de santé, à partir de juin 1917, il retrouve une vie familiale et sociale. Les relations épistolaires s'intensifient avec Jean Schlumberger, Henri Ghéon et Gaston Gallimard ; Gide et Copeau lui rendent visite. Tous marqués par la guerre, ils échangent des points de vue divergents sur l'avenir de la revue. Rivière de son côté, dans une série de conférences sur la littérature française contemporaine données à Genève en février-mars 1918, fait le bilan de l'œuvre accomplie par la première NRF et suggère des orientations pour la reprise de la revue. Pressentant difficultés et risques de dissensions internes, il s'apprête à un engagement résolu à la tête de *La NRF*, encouragé par des propos de Gide ou de Copeau pour lui « laisser la barre ».

Jacques Rivière, directeur de La Nouvelle Revue Française, 1919-1925

La reprise de La NRF en juin 1919

En mars 1919, Jacques Rivière est nommé directeur de *La NRF* dont Gaston Gallimard, qui a soutenu sa candidature, est désormais le gérant en titre. La guerre a ravagé les territoires, décimé les populations, ébranlé la société, bouleversé le paysage intellectuel et artistique ; les courants politiques en sont vigoureusement secoués. La paix revenue laisse éclater, particulièrement dans les revues et les journaux, une bataille de manifestes où le jeune directeur tient une place ferme, au nom de l'intelligence, contre ceux qui veulent asservir l'art et la littérature au nationalisme. Il prône alors la fidélité aux principes fondateurs de la revue : séparation entre la création littéraire et la réflexion sociale et politique qu'il ne souhaite exclure ni de la revue, ni de ses préoccupations. Il exprime celles-ci dans les chroniques et articles qu'il donne notamment à un périodique luxembourgeois, où il formule ses convictions européennes.

Le dialogue avec l'avant-garde

Alerté par Gide et par Valéry, premiers mentors d'André Breton ou de Philippe Soupault, par Jean Paulhan, devenu à son tour secrétaire de la revue et plus proche que lui des milieux de l'avant-garde littéraire, Jacques Rivière prend vite la mesure du groupe Dada qui défraye la chronique au lendemain de la guerre. Il lui ouvre les pages de la revue, avec les jeunes surréalistes, Paul Eluard, Louis Aragon et Breton. Mais le dialogue d'abord fructueux et prometteur engagé avec ces derniers fait place à une rupture violente que ne souhaitait pas Rivière. Certaines de ses aspirations, qui lui permettraient de comprendre la radicalité de l'avant-garde, se devinent néanmoins à travers la correspondance bouleversante avec Antonin Artaud dont il refuse de publier les poèmes dans la revue. Cependant, en décidant d'y faire paraître leurs échanges épistolaires, il comble son interlocuteur et innove de façon remarquable.

Le classicisme moderne selon Jacques Rivière

Rivière défend donc une certaine idée de la France comme patrie des valeurs universalistes, contre le prestige guerrier de l'extrême droite et son néo-classicisme. Il développe à l'opposé la conception d'un « classicisme moderne », dont le meilleur exemple est à ses yeux le projet romanesque de Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*. Dès février 1914, Proust avait salué en Rivière son premier vrai lecteur : « Enfin je trouve un lecteur qui devine que mon livre est un ouvrage dogmatique et une construction ! Et quel bonheur pour moi que ce lecteur, ce soit vous. » ; il lui avait confié, pour la revue, deux extraits inédits de *La Recherche* parus en juin et juillet 1914. Après la guerre, Rivière, devient, avec Gaston Gallimard, son éditeur attiré et son ami proche. Infatigablement, il va lui consacrer études et conférences, se faire le zélé de son œuvre et lui dédier même son roman *Aimée* en 1922. Il retient de *La Recherche* tout ce qui lui permet de progresser dans sa compréhension du psychisme humain. Pour la même raison, il est l'un des premiers, dans les milieux littéraires français, à porter une attention sérieuse et passionnée aux théories psychanalytiques, dès la parution des premières traductions de Freud en français, notamment aux Editions de *La NRF*, et à croire en leur fécondité dans le domaine artistique.

Après Jacques Rivière

Jacques Rivière disparaît prématurément le 14 février 1925, emporté par une fièvre typhoïde mal diagnostiquée, miné par les souffrances et les fatigues de sa longue captivité, épuisé aussi par les responsabilités de la direction de la revue. Il avait voulu les assumer seul pour garantir la cohérence d'une ligne éditoriale dans le contexte difficile de l'immédiat après-guerre. Malgré la brièveté de son règne, Rivière laisse derrière lui quelque chose de ce que l'on appelle « l'esprit de *La NRF* » : désintéressement, passion de la découverte et qualité d'écoute, rigueur intellectuelle. Avec Benjamin Crémieux, Ramon Fernandez, Marcel Arland, il aura su également constituer une équipe de rédaction qui perdurera sous le règne de Paulhan, son successeur, et ainsi marquer définitivement de son sceau l'histoire de la revue.

Le Petit Journal de l'Exposition

MEDIATHEQUE DE BOURGES

> 18 JUIN AU 29 AOUT 2009



Portrait de Jacques Rivière, 1924

Jacques Rivière

“L'homme de barre” de *La Nouvelle Revue Française* 1909 - 1925

Le nom de Jacques Rivière ne jouit pas de la même reconnaissance internationale que celui d'Alain-Fournier, familier aux berruyers. Ami et beau-frère de l'auteur du *Grand Meaulnes*, il a été le confident de ses passions littéraires et amoureuses, avant de devenir son premier biographe.

Après la Grande Guerre, Jacques Rivière avait conquis un prestige considérable parmi les gens de lettres en Europe comme en Amérique. C'est à juste titre qu'il peut être qualifié d'« homme de barre » de *La Nouvelle Revue Française*. Ainsi l'interpellèrent ses amis en lui confiant en 1919 les destinées de cette revue créée dix ans plus tôt. Il fut en effet l'ami, le critique et l'éditeur d'André Gide, de Paul Claudel, de Marcel Proust, et plus largement, le premier lecteur et conseiller de bien d'autres écrivains qui comptent parmi les plus grands. Il s'est imposé par sa lucidité, sa puissance de travail et les remarquables qualités de son écriture critique.

Il a ainsi contribué, dès ses premières années, à faire de *La NRF*, emblème de la maison d'édition Gallimard alors en plein essor, la revue majeure qu'elle allait devenir.

C'est à la Bibliothèque municipale de Bourges qu'Alain Rivière, fils de Jacques et neveu d'Alain-Fournier, a donné, fin 2000, le fonds d'archives dont il était héritier. Elle a ainsi recueilli, en plus des papiers d'Alain-Fournier, les correspondances et les manuscrits de Jacques Rivière, directeur de *La NRF* de 1919 à 1925. Ce fonds recèle quelques-uns des documents les plus précieux de l'histoire littéraire du vingtième siècle dont un choix, complété par des prêts provenant de collections publiques et privées, forme la matière de cette exposition.

Le parcours proposé retrace le destin exceptionnel d'un homme qui s'est fait, selon l'expression de Jean Lacouture, « l'accoucheur de notre culture vivante ».



Porte-plume de Jacques Rivière

Aux origines de *La Nouvelle Revue Française*

L'effervescence littéraire à travers les revues au tournant du siècle

L'activité littéraire du début du 20^e siècle se caractérise par un foisonnement de revues que tentent de faire vivre de jeunes écrivains ou artistes en quête de lieux d'échanges et de publication. Certains titres sont fondés dès les années 1890, *La Revue Blanche* ou *L'Ermitage* bientôt en voie d'extinction, *Le Mercure de France* qui perdurera ; d'autres sont créés au tout début du siècle comme *L'Occident*, *Vers et Prose*, *La Revue critique des idées et des livres*. Toutes ces revues, où circulent et se croisent les plus dynamiques d'entre ces créateurs (Rémy de Gourmont, Paul Valéry, Paul Claudel, Maurice Denis, André Gide...), témoignent des courants d'idées, des expérimentations esthétiques, des formules novatrices qui se font jour, soit au sein du courant néo-symbolisme, soit dans le milieu de la renaissance classique et catholique. Toute une génération, dont fait partie le jeune Jacques Rivière, qui veut rompre avec les tendances du passé et construire la littérature du siècle à venir, y cherche sa place. De cette effervescence va naître la «revue future» longtemps rêvée par Gide, après plusieurs tentatives pour animer des revues jeunes ou moribondes (*L'Ermitage*, la revue belge *Antée*...). Elle trouve son titre en 1909 : *La Nouvelle Revue Française*.

littérature et les arts de leur temps. Son échec au concours d'entrée le ramène en octobre 1905 à Bordeaux, sa ville natale, où la préparation d'une licence de philosophie lui laisse le temps de connaître le collectionneur Gabriel Frizeau qui compte parmi ses amis Francis Jammes, Paul Claudel, André Gide. Par son intermédiaire, il se lie d'amitié avec le jeune peintre André Lhote, le poète Alexis Léger (futur Saint-John Perse). Introduit dans le cercle de la renaissance littéraire catholique, lié à la revue *L'Occident*, il y signe un article pionnier sur l'œuvre de Claudel qui l'impose à l'attention de Gide comme un talent à cultiver. De retour à Paris, Rivière est introduit dans le cercle des amis de Gide et collabore à *La NRF* à laquelle sont par ailleurs associés Charles-Louis Philippe et ses amis (Léon-Paul Fargue, Valéry Larbaud...) et des écrivains préoccupés par les questions sociales et humanistes (Charles Péguy, Jules Romains, Georges Duhamel, Jean-Richard Bloch,...). Gide est aussi en relation avec Paul Desjardins, professeur à l'École Normale Supérieure de Sèvres, maître à penser influent qui rachète en 1906 l'abbaye de Pontigny, en Bourgogne, pour en faire, chaque été un lieu de rencontres et de débats entre écrivains et intellectuels européens. Il confie à *La NRF* l'organisation des premières «Décades littéraires», l'occasion rêvée, pour la jeune revue, d'étendre son rayonnement. Les rencontres de Pontigny deviendront une véritable institution et seront prolongées, après la vente des bâtiments, par les «colloques de Cerisy» qui célèbrent en 2009, tout comme *La NRF*, leur centenaire.

La naissance de *La NRF*

Après un faux départ en novembre 1908, sous la direction d'Eugène Montfort, le «vrai» premier numéro de *La NRF* paraît le 1^{er} février 1909. Autour d'André Gide, son épicer, le groupe d'écrivains fondateurs réunit Marcel Drouin (qui signera Michel Arnauld dans la revue), André Ruyters, Henri Ghéon, Jean Schlumberger et Jacques Copeau. Revue «de littérature et de critique», comme l'indique son sous-titre, elle a pour projet de défendre l'autonomie de la littérature et des arts, d'élaborer un lien essentiel entre la création et la critique, de réformer les mœurs littéraires en se défiant de l'éclectisme, du succès facile et des modes. Elle prône «les droits de la vie» et revendique les valeurs d'un classicisme moderne, ouvert aux innovations romanesques, théâtrales, poétiques ou critiques comme aux littératures étrangères. La revue attire très tôt des collaborateurs renommés et des jeunes talents qui construiront son audience et sa pérennité. Schlumberger, Ruyters et Copeau dirigent d'abord collégialement la revue ; la direction est ensuite confiée à Copeau de 1912 à 1914.



Réseaux d'amitiés et affinités littéraires de Jacques Rivière

En 1904, le jeune Rivière, interne au Lycée Lakanal de Sceaux pour préparer l'entrée à l'École normale supérieure, se lie d'amitié avec Henri Alban Fournier (le futur Alain-Fournier dont il rencontre aussi la sœur, Isabelle, qu'il épousera en 1909). Avec d'autres condisciples, il partage les mêmes enthousiasmes pour la

Jacques Rivière, collaborateur de *La NRF*

Les notes et les chroniques critiques représentent un enjeu stratégique pour la cohérence et l'orientation de la revue. Jacques Rivière commence sa collaboration à *La NRF* par de nombreuses notes et de substantiels articles critiques. Si sa première note, dans le 3^e numéro d'avril 1909, est un compte-rendu littéraire, les autres, s'échelonnant entre 1910 et 1914, sont essentiellement consacrées à l'activité artistique dont il rend compte au jour le jour : expositions de peinture, représentations théâtrales, concerts, spectacles lyriques et ballets russes très en vogue. Par le style très personnel qu'il déploie, par l'acuité stimulante de son regard, mêlant sensualité et réflexion analytique, Rivière renouvelle le genre, en proposant de véritables «poèmes critiques», selon la formule de Saint-John Perse. Dans la préface d'*Etudes*, recueil de ses essais critiques, il déclarera lui-même en 1924 avoir introduit «les mœurs de l'amour dans la critique».

Jacques Rivière et *La Nouvelle Revue Française*, 1912-1918, Les années de maturation

Jacques Rivière, secrétaire de *La NRF*

Depuis février 1910, Rivière participe aux comités de rédaction de la revue et sa collaboration régulière est désormais rétribuée. Souhaitant rompre avec l'enseignement et l'Université, en décembre 1911, il présente à Gide et à l'équipe éditoriale sa candidature au poste vacant de secrétaire de rédaction de *La NRF*. Il est officiellement nommé en janvier 1912. Sa tâche, avant tout éditoriale, est de rassembler, préparer les manuscrits et les expédier à l'imprimeur de la revue, à Bruges, puis recevoir et corriger les épreuves, donner le bon à tirer. Auprès de Jacques Copeau, alors directeur, il s'occupe de la «propagande» et lance d'efficaces campagnes d'abonnement : le nombre des abonnés passe de 528 en 1912 à 1400 en 1914. A partir de 1913, Rivière supplée de plus en plus le directeur Jacques Copeau absorbé par l'aventure du Théâtre du Vieux Colombier.

La relation d'amitié avec Gaston Gallimard

Le projet, envisagé de longue date par les fondateurs de *La NRF* de créer un «comptoir d'éditions» lié à la revue, voit le jour en mai 1911. Gaston Gallimard qui en est le gérant est séduit par l'enthousiasme et l'intégrité de Jacques Rivière et en fait l'un de ses intimes. Tous deux, avec une rigueur professionnelle, développent une véritable stratégie de communication et transforment «Les Editions de la NRF» en une entreprise conquérante autour de laquelle se tisse un ensemble de réseaux, en France et à l'étranger. En 1919, Les Editions deviendront officiellement la «Librairie Gallimard» mais les ouvrages garderont le label *NRF* sur les couvertures. Le Théâtre du Vieux-Colombier, lancé par Jacques Copeau en octobre 1913, est un autre fleuron de la «galaxie Gallimard». Outre le renouvellement du répertoire théâtral et de

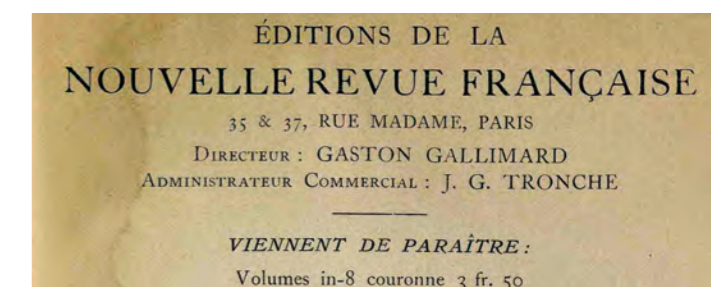
la mise en scène, y sont organisées des lectures poétiques, des causeries, des conférences, dont une donnée par Rivière sur Rimbaud et Laforgue.

La correspondance familiale de Rivière et celle avec les collaborateurs de la revue manifestent les différentes étapes de l'essor de l'entreprise : les changements de siège social, le développement de services administratifs et commerciaux, l'indépendance acquise pour la diffusion des ouvrages et de la revue, etc.



Gaston Gallimard, vers 1911

Le catalogue du comptoir d'éditions



Le premier catalogue des éditions compte 60 titres publiés entre 1911 et 1914 : les textes de Claudel, de Gide, de Charles-Louis Philippe sont suivis des œuvres des amis du premier cercle, Copeau, Schlumberger et Ghéon, de celles de jeunes collaborateurs, Alexis Saintléger Léger, Jean-Richard Bloch, Georges Duhamel, Valéry Larbaud, Roger Martin du Gard... Dès décembre 1911, Jacques Rivière est l'un des premiers à être publié aux Editions de la NRF avec *Etudes*, son premier livre, qui réunit les articles critiques parus à *La NRF* ou ailleurs. Ce catalogue témoigne de l'ouverture aux littératures étrangères. Claudel, Larbaud, Gide, Gallimard s'attaquent eux-mêmes à des traductions : Chesterton, Coventry Patmore, Joseph Conrad, Friedrich Hebbel,... Sont édités également des maîtres comme Emile Verhaeren, Stéphane Mallarmé, Charles Baudelaire. Après 1914, figurent les œuvres de Charles Péguy, de Marcel Proust, rattrapé in extremis après un malencontreux refus, de Paul Valéry.

Jacques Rivière, porte-parole et théoricien de la revue

Au sein de la revue, Jacques Rivière s'impose par la qualité de ses contributions et devient progressivement le porte-parole du groupe et son «théoricien» : les essais où il s'efforce de faire le point sur le roman d'aventure, sur la question de la sincérité et sur celle de la foi religieuse, sur Rimbaud ou Stravinsky, expriment de manière personnelle et audacieuse les préoccupations communes à l'ensemble du cercle gidien. En rupture avec le symbolisme où la poésie était prépondérante, plusieurs reprises dans les journaux ou les revues pour répondre aux enquêtes lancées sur des sujets d'actualité culturelle.